Document generated on 04/29/2024 10:19 p.m.

Histoire Québec

L'église Sainte-Marguerite-Marie-Alacoque, une oeuvre d'Ernest Cormier

Le centième clocher de Montréal

Paul Racine

Volume 2, Number 1, June 1996

Montréal... l'histoire oubliée

URI: https://id.erudit.org/iderudit/71372ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (print)
1923-2101 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Racine, P. (1996). L'église Sainte-Marguerite-Marie-Alacoque, une oeuvre d'Ernest Cormier : le centième clocher de Montréal. *Histoire Québec*, *2*(1), 4–10.

Tous droits réservés © La Fédération des sociétés d'histoire du Québec, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LE CENTIÈME CLOCHER DE MONTRÉAL

L'église Sainte-Marguerite-Marie-Alacoque, une oeuvre d'Ernest Cormier.

PAR PAUL RACINE, HISTORIEN DE L'ART

Avec son portail majestueux qui domine le paysage de l'entrée nord du pont Jacques-Cartier, l'église Sainte-Marguerite-Marie-Alacoque (aujourd'hui désignée sous le vocable de Notre-Dame-de-Guadeloupe[1]), sise sur la rue Ontario Est, prétend au titre de centième clocher de Montréal. Cette prérogative lui est redevable car elle se trouve à être le centième lieu de culte catholique ouvert au public (en incluant les chapelles et les églises conventuelles) sur le territoire de cette ville. Donc il ne s'agit pas de la centième paroisse de Montréal mais plutôt du centième temple catholique romain de cette cité.

La fondation de la paroisse et son histoire

La fondation de la paroisse remonte à 1922. À cette époque, la paroisse Sacré-Cœur-de-Jésus (la paroisse-mère) vient de perdre son église suite à un incendie. Depuis quelques temps, les autorités religieuses songeaient à démembrer la paroisse Sacré-Cœur surtout dans le secteur nord-est (près de l'avenue De Lorimier) car la population avait plus que doublé depuis une vingtaine d'années. Ayant vent des rumeurs de création d'une nouvelle paroisse dans leur quartier, les habitants de ce secteur n'étaient pas intéressés à contribuer au financement de la reconstruction de l'église Sacré-Cœur. Ils préféraient plutôt investir dans leur propre église, celle qui desservira la nouvelle paroisse, la leur. Après les requêtes d'usage et leurs enquêtes et ce, malgré l'opposition de certaines personnes qui ne voyaient pas la nécessité de créer une seconde église et d'en assumer les coûts pendant une longue période (répartition légale et emprunts), la paroisse Sainte-Marguerite-Marie-Alacoque sera érigée canoniquement le 22 février 1923.

Détachée entièrement de la paroisse Sacré-Cœur-de-Jésus, son territoire est circonscrit vers le nord-est par le centre de l'avenue De Lorimier; vers le sud-est par le centre de la rue Logan, vers le sud-ouest par le centre de la rue Papineau et vers le nord-ouest par le centre de la rue Sherbrooke. La nouvelle paroisse est placée sous le patronnage de sainte Marguerite-Marie-Alacoque non seulement à cause de sa récente canonisation comme l'évoque Hormisdas Magnan dans son dictionnaire des paroisses du Québec, mais parce que cette dernière est un détachement de la paroisse Sacré-Coeur-de-Jésus dont l'église est toute proche. N'oublions pas que c'est grâce à sainte Marguerite-Marie que fut popularisée la dévotion au divin coeur de Jésus. C'est effectivement à elle que le Christ dévoila, lors d'apparitions, «ce Coeur qui a tant aimé les hommes (...)».

La construction de l'église et ses préliminaires

Dès le mois de mars 1923, l'abbé J. Arthur Graton, premier curé de la paroisse Sainte-Marguerite-Marie, et son conseil de Fabrique nouvellement élu s'occupent de la construction d'une église et de son presbytère. Tous s'entendent pour établir les nouveaux édifices au centre de la paroisse et de préférence sur la rue Ontario qui est une des artères principales. La Fabrique passe des ententes avec deux compagnies immobilières[2] pour l'acquisition de terrains à l'angle des rues de Bordeaux et Ontario ainsi qu'un autre sur la rue Dorion.[3] Parallèlement, on procède au

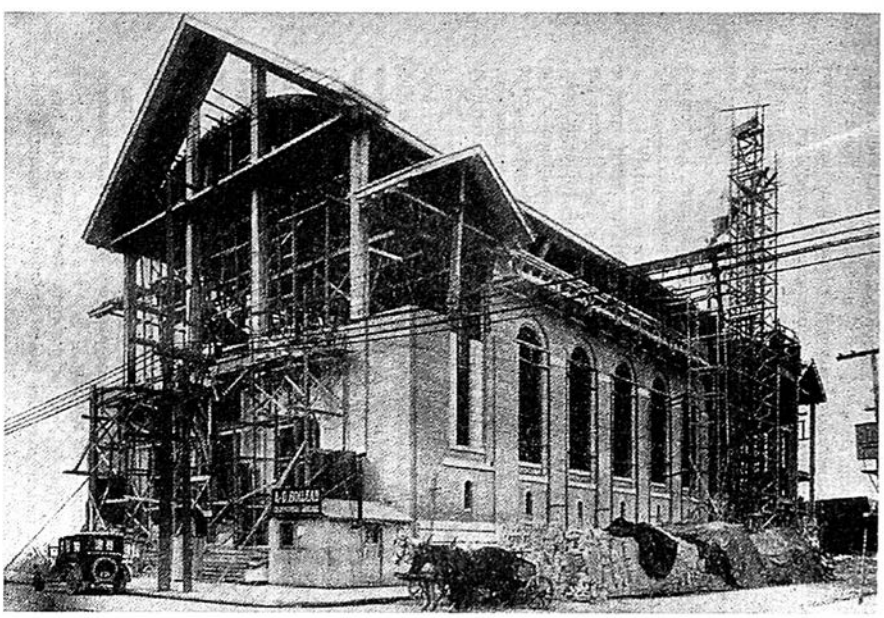


Figure 1 — Vue de l'église Sainte-Marguerite-Marie en construction, prise le 15 octobre 1924. Extrait de l'ouvrage **Notice historique sur la fondation de la paroisse Sainte-Marguerite-Marie de Montréal, 1923-1925, page 33.**

choix d'un architecte. Déjà la firme de Joseph Dalbé Viau et de Alphonse Venne intervient auprès de la Fabrique en la conseillant dans l'achat des terrains. Elle est un candidat de choix dont la réputation n'est plus à faire car elle a à son actif plusieurs réalisations dans l'archidiocèse telles que l'église Saint-Stanilas-de-Koska sur le boulevard Saint-Joseph ou encore

Figure 2 — Église Saint-Ambroise de Montréal, vue de l'ensemble: c. 1933
Photographe inconnu. Montréal, archives du C.A.A., AR01 : P-2256.

l'église des Saints-Anges de Lachine. Toutefois, Viau et Venne sortent rapidement du dossier de Sainte-Marguerite-Marie laissant la place à de nouveaux venus dans le domaine. Il s'agit de l'architecte Ernest Cormier qui sera associé dans ce projet avec Emmanuel-Arthur Doucet. Le choix de ces derniers au détriment d'une firme établie n'est pas expliqué clairement dans les archives de la paroisse. Peut-être y a-t-il un lien de parenté entre l'architecte Doucet et l'un des marguilliers (Eugène Doucet)? Ou bien que les architectes Viau et Venne sont trop occupés par d'autres projets tels que la construction de la nouvelle maison-mère des sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie à Outremont, ne pouvant prendre d'autres engagements? Ou encore comme nous le retrouvons dans l'étude d'Isabelle Gournay sur l'architecte Cormier et l'Université de Montréal, il est possible que la réputation d'Ernest Cormier comme architecte-ingénieur spécialisé dans les infrastructures de béton soit un élément déterminant pour la Fabrique qui souhaite bâtir un édifice durable et ignifuge tel que suggéré par l'archidiocèse? Voilà autant de questions qui nous amènent à réfléchir sur le sujet. Quoi qu'il en soit, la paroisse signe une convention sous seing privé avec les architectes Cormier et Doucet leurs accordant la tâche de dresser les plans et devis du presbytère[4] et de l'église Sainte-Marguerite-Marie et d'assumer la gérance des travaux et l'attribution des contrats.

À cause de quelques délais dûs à l'achat des terrains, le financement du projet et la construction du presbytère, les travaux de l'église ne débutèrent qu'en avril 1924. L'entreprise fut confiée à la firme Aimé et Damien Boileau qui ont la charge de tout faire ou presque.[5] Au mois d'août 1924, les fondations du nouveau temple sont terminées. Le 24 août, on procède à la bénédiction de la première pierre en présence de plusieurs membres du clergé et de dignitaires. Les travaux vont rondement tant et si bien que le gros oeuvre (la charpente de béton, les murs et le toit) est presque terminé à la fin de l'année mise à part la façade.[6] (Figure 1)

Toutefois, on apporte quelques changements au projet initial. Par crainte de ne pas avoir assez d'argent pour compléter le projet et ne voulant pas augmenter le poids de la dette de la paroisse, le conseil de Fabrique reporte à plus tard l'édification du campanile qui doit donner façade sur la rue de Bordeaux et l'achat du carillon.[7] En lieu et place, on complète la construction de la tour par une couverture en gravois avec ouvertures et abat-son faits selon les plans des architectes.[8] Malheureusement, il est difficile pour nous de décrire avec exactitude l'aspect de ce campanile.[9] Toutefois, nous pouvons imaginer son apparence en observant celui de l'église Saint-Ambroise à Montréal dont les plans furent conçus par Cormier en même temps que ceux de l'église Sainte-Marguerite-Marie. (Figure 2) il en sera de même pour les portes de la façade et celles de la tour du campanile qui doivent être fabriquées en cuivre. À cause de leur coût prohibitif, on décide de les faire en bois de chêne selon les plans prévus pour les portes en cuivre.[10]

Les travaux de finition de l'intérieur de l'église se poursuivent au cours de l'année 1925-1926. Initialement, le projet des architectes ne prévoit pas l'implantation d'un décor fastueux. Hormis la colonnade qui ponctue les murs de la nef et du chœur, son entablement paré d'inscriptions[11] et un plafond composé de larges caissons et d'un puit de lumière qui éclaire le cul-de-four du sanctuaire, les architectes se limitent à finir l'intérieur au strict minimum avec des enduits de ciment clair roulé pour les murs et les lambris tandis que la colonnade et le plafond se-

ront faits en plâtre. Toutefois, le conseil de Fabrique et le curé trouvent ce décor quelque peu austère. Comme on a abandonné la construction du campanile et que l'on a apporté certaines modifications, ces derniers ordonnent aux architectes et aux entrepreneurs de faire des enduits en plâtre peint au lieu du ciment pour les murs, de parer les fûts des colonnes et les lambris des murs de la nef en scagliola (faux-marbre)[12], de dorer les chapiteaux des colonnes et les moulures des caissons du plafond, de recouvrir les parquets de la nef et du choeur de terrazzo et de faire confectionner les tombeaux des autels latéraux et du maître-autel ainsi que deux ambons en marbre.[13] Pour leur part, les bancs et les confessionnaux faits de bois teinté et verni sont sobres et épurés. Commandés à l'insu de Cormier à un entrepreneur qu'il n'a pas approuvé, ces meubles ne respectent pas les devis et plans des architectes. D'ailleurs, Cormier fait savoir son mécontentement au conseil de Fabrique dans une lettre datée du 23 janvier 1925.[14] Depuis 1958, de nouveaux bancs et de nouveaux confessionnaux prennent place dans l'église. Ce mobilier ainsi que la table de communion ont été commandés à la Maison Casavant Frères de Saint-Hyacinthe, célèbre par sa facture d'orgue. Pour compléter l'intérieur de cette église, la Fabrique va acquérir, à la fin de l'année 1925, un orgue à traction électro-pneumatique de deux claviers comprennant une dizaine de jeux, fabriqué par la compagnie maskoutaine «Les Orgues canadiennes». En 1926, on érige le chemin de la Croix et des garnitures d'autels (chandeliers et crucifix) de bronze doré, achetées à la maison Leroux de Paris[15], viendront parer les trois tombeaux. L'église fut inaugurée le dimanche 13 décembre 1925.

En 1948, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de fondation de la paroisse, la Fabrique va doter le maître-autel d'un tableau patronymique, oeuvre de l'artiste montréalais Charles Chabauty.[16] Enfin, au début des années 1960, on va renouveler le maître-autel. Un nouveau meuble fait de marbre et de mosaïques et une courtine faite de tissus que l'on tendra sur une armature de fer forgé seront

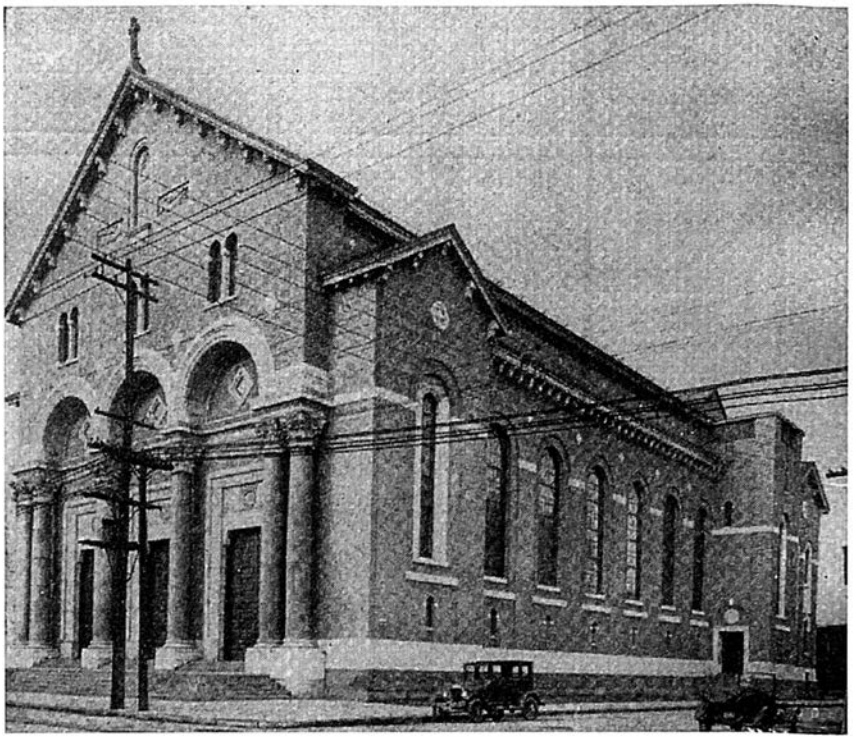


Figure 3 — Église Sainte-Marguerite-Marie de Montréal, vue de la façade et du long pan de droite, c. 1930.
Extrait de l'ouvrage **Les clochers de Montréal et d'ailleurs 1953**, *page 61.*

fabriqués par la maison Desmarais et Robitaille de Montréal d'après leur plan. Cet ensemble vient prendre place dans le chœur afin de mieux répondre aux nouvelles exigences de la liturgie.

Son architecture et son style

Comme plusieurs temples conçus à cette époque sur le territoire montréalais, l'église Sainte-Marguerite-Marie est empreinte des préceptes stylistiques prônés par l'École des Beaux-Arts de Paris, une institution où Ernest Cormier ira parfaire sa formation en architecture dont il sortira diplômé en 1914. Le style dit des «Beaux-Arts» est avant tout une façon de faire qui traite l'architecture du bâtiment dans son ensemble, en rapport avec la fonction de celui-ci, de son rôle dans la société et dans l'environnement où il s'installe. Pour illustrer ce concept, l'architecte utilise des formes qui comportent des éléments illustrant la grandeur, la puissance, la noblesse et la majesté comme nous pouvons le retrouver dans des styles anciens tels que le roman, le gothique et tous les styles découlant du classicisme (la renaissance, le baroque, etc.).

Dans le cas de l'église Sainte-Marguerite-Marie, les architectes Cormier et Doucet utilisent des éléments du style néo-classique dans son traitement architectural. Ces derniers, et en particulier Cormier, rejettent l'exubérance du néo-baroque ou du romano-bysantin adopté par ses confrères dans la construction d'édifices religieux, et préférent de beaucoup la simplicité des formes. Selon Isabelle Gournay, ce goût pour la sobriété que Cormier veut apporter dans l'art de construire une église (il va appliquer les même règles dans la conception des plans et devis de l'église Saint-Ambroise de Montréal) il le puise dans l'admiration qu'il a eue lors d'un voyage en Italie du Nord pour les églises pré-romanes.[17] Nous pouvons constater cet état dans le traitement des longs pans du temple. Ces derniers consistent en un jeu d'arcades en plein cintre dans lequel on retrouve la fenestration et dont la toile de fond (le mur lui-même) repose

sur l'ordonnance de la maçonnerie de brique, interrompu aux points forts (soit la base du mur et le début de l'arcade) par des bandeaux de pierre de taille lisse. De plus, Cormier va conférer à la façade de Sainte-Marguerite-Marie une allure monumentale qui est visible de loin et ce, même si ce temple n'a pas de recul c'est-à-dire ni de parterre, ni de parvis pour la mettre à son avantage. Cette façon de faire, nous la retrouvons dans ses grandes réalisations telles que l'annexe du palais de justice de Montréal. Dans le cas de Sainte-Marguerite-Marie, il marie à la fois la sobriété du style roman que nous retrouvons sur les côtés du bâtiment et au sommet de cette devanture, avec la richesse que dégagent les six colonnes aux chapitaux corinthiens et les arcs en plein cintre qui les surmontent, symbolisant l'importance du portail dans une église. Il traite l'ensemble comme si il agissait d'un arc de triomphe voulant par là montrer la gloire de l'Église. D'ailleurs, comme nous l'indique Isabelle Gournay, nous pouvons attribuer cette manière de faire à Cormier car il possède un bon nombre d'études de façades de ce genre (de style néo-classique ou italianisant) en plus des dessins d'exécution dans les archives personnelles de l'architecte.[18] (Figure 3)

Lorsque nous observons l'intérieur de l'église Sainte-Marguerite-Marie, nous avons l'impression de pénétrer dans l'enceinte d'une basilique de l'époque romaine que l'on a convertie pour les besoins du culte catholique. Mettant en application les recommandations du clergé telles que suggérées dans la *Semaine religieuse de Montréal*, soit que l'on fasse en sorte que tout le monde voit le prêtre disant la messe et entende le prêtre qui prêche[19] . Les architectes conçoivent l'organisation spatiale de la nef sans aucune entrave visuelle (sans pilliers, ni galeries) . Les colonnes qui parent le pourtour de la nef et du choeur ont un rôle d'accessoire. Ces dernières ne servent qu'à marquer l'espace en traduisant la majesté et la gloire que les architectes, en particulier Ernest Cormier, voulaient conférer à l'intérieur de ce bâtiment en rapport à sa fonction. Cette façon de faire sera reprise dans ses grandes lignes par Emmanuel-Arthur Doucet lorsqu'il concevra les plans de l'intérieur de l'église Notre-Dame-des-Victoires de Montréal en 1926.[20] (Figures 4 & 5)

Figure 4 — Église Sainte-Marguerite-Marie de Montréal, vue de l'intérieur, 1948.
Extrait de l'ouvrage 1923-1948 Album-Souvenir du vingt-cinquième anniversaire de la paroisse Sainte-Marguerite-Marie, *page 19.*

Si nous poursuivons notre analyse du décor intérieur de l'église Sainte-Marguerite-Marie, nous pouvons constater que Cormier va encore plus loin en appliquant des règles prônées par l'École des Beaux-Arts. L'utilisation de matériaux nobles tels que le marbre, le bronze, les bois précieux, s'inscrit dans les concepts de cette façon de traiter l'architecture. Son but est de servir à illustrer le rôle que le bâtiment a joué dans son environnement en le traduisant par la richesse de la matière utilisée. À l'église Sainte-Marguerite-Marie, la paroisse n'a pas les ressources financières pour se permettre un pareil luxe et utilise alors des subterfuges pour satisfaire aux exigences. Ainsi l'emploi du scagliola dans la fabrication des colonnes et des lambris donnera le même effet que l'on attend du marbre, soit d'illustrer la puissance et la grandeur de l'Église. En dépit des formes d'architecture que nous retrouvons dans ce décor, telles que ces chapiteaux corinthiens et ce plafond plat cloisonné par une forte mouluration qui en délimite les caissons, nous sommes à même de constater que Cormier conserve la même ligne de conduite quant à l'aspect stylistique de cet intérieur et qui prévaut tout autant pour l'extérieur, celui de la sobriété. Cette simplicité se traduit par l'emploi de ces éléments architectoniques qui, malgré leur apparence quelque peu exubérante, voire même baroque, démontrent une rigueur et une sagesse que leur apportent leur ordonnance et leur symétrie. C'est en jouant sur cette perception que Cormier confère à ce décor toute l'intensité nécessaire pour souligner sa fonction.

L'église Sainte-Marguerite-Marie est un témoin de cette époque où l'Église québécoise se voulait triomphante qui, s'appuyant sur le fait que la population est en pleine croissance, amenait les gens à se doter de temple pouvant contenir tout le monde sous un même toit. Comme plusieurs églises construites à cette période, elle illustre à la fois la puissance et la grandeur du clergé mais aussi la fierté de ses habitants qui, avec leur salaire de misère, ont édifié une cathédrale dont la magnificence de l'architecture démontre à la fois son utilisation et son rôle dans la société.

De nos jours, la baisse de la pratique religieuse et le dépeuplement des centres urbains causé par le phénomène de la banlieue, nous amènent à nous interroger sur le sort que l'on réserve à ces «ca-

Figure 5 — Église Notre-Dame-des-Victoires de Montréal, vue de l'intérieur, 1976.
Photographie de la C.U.M.

thédrales de quartier» que sont les églises de nos grandes villes. L'église Sainte-Marguerite-Marie en est un parfait exemple, elle dont la paroisse fut fermée en 1991 à cause du vaccum de sa population et de son appauvrissement. Dans certains cas comme l'église Sainte-Catherine-d'Alexandrie, l'une de ses voisines, elles passent sous le pic des démolisseurs afin de laisser la place pour la construction de logements ou de bureaux quand ce n'est pas pour convertir le site en un lieu de stationnement. Dans d'autres cas, on les convertit en condominium ou en bibliothèque ce qui, à première vue, paraît une solution intelligente de conservation; mais il y a des expériences qui nous ont laissé de jolies coquilles vides ponctuant le paysage urbain et qui n'ont aucun sens. Le cas de l'église Sainte-Marguerite-Marie est beaucoup moins pathétique car elle n'a pas perdu sa fonction culturelle. Mais combien de temps cela va-t-il durer? De nos jours les paroisses n'ont plus assez de ressources financières pour maintenir en vie et en bon ordre ces fiertés de tout un quartier. Que va-t-il arriver? Allons-nous relever le défi de continuer à maintenir en place ces «cathédrales» qui ont fait et qui font encore de nos jours l'orgueil de beaucoup de gens?

LES ARCHITECTES
Ernest CORMIER :

Figure 6 — Ernest CORMIER, architecte-ingénieur (1885-1980).
Photographe inconnu, vers 1930, Montréal, archives du C.C.A. - AR01 : P-5909.

Né à Montréal en 1885, il décède dans cette même ville au début de l'année 1980. Il débute ses études en génie civil à l'École Polytechnique de Montréal en 1902 et reçoit son diplôme d'ingénieur en 1906. À partir de 1909, il va étudier à Paris à l'École des Beaux-Arts pour parfaire ses connaissances en architecture. Il va obtenir son diplôme de cette institution en 1917. En 1942, l'Université de Montréal va lui décerner un doctorat honoris causa pour l'ensemble de sa carrière. Membre de l'Association des Architectes de la Province de Québec[21] depuis 1918, il deviendra président de cette association en 1929. En 1920, il devient membre de la Corporation des ingénieurs du Québec. Entre 1929 et 1930, il est reçu Fellow de la Royal Institue of British Architects et de l'Institut Royal des Architectes du Canada. Au cours de sa vie, Ernest Cormier sera gratifié de bon nombre de médailles, de prix et d'honneurs tels que l'Ordre du Canada.

De 1906 à 1908, il débute sa carrière en tant qu'ingénieur en travaillant pour la compagnie de la Dominion Bridge de Montréal. Pendant son séjour en Europe, il met à profit son expérience en ingénierie en œuvrant dans un bureau d'étude parisien au cours de l'année 1916-1917. À son retour en 1918, il ouvre son étude d'architecte. De 1919 à 1920, il enseigne l'architecture à l'Université McGill. Au même moment, il s'associe avec l'architecte montréalais J. Omer Marchand. Cette alliance va durer jusqu'au début des années 1922. À la suite de cette association, Cormier n'aura plus de collaborateurs permanents, préférant œuvrer seul. Parfois, dans le cadre de certains projets, il va se joindre à d'autres architectes tels que Emmanuel-Arthur Doucet, Anastase Gravel, Séraphin A. Cyr, Joseph-Égide-Césaire Daoust pour ne nommer que ceux là.[22] De 1925 à 1954, il enseigne à l'École polytechnique de Montréal ainsi qu'à l'École des Beaux-Arts de Montréal.

Ses principales réalisations sont l'annexe du Palais de justice de Montréal en 1920-1926[23] , son studio sur la rue Saint-Urbain entre 1921 et 1929, l'École d'Architecture de Montréal en 1922-1923, le pavillon principal de l'Université de Montréal de 1924 à 1943, sa résidence sur l'avenue des Pins Ouest en 1930-1931[24] , la Cour Suprême du Canada à Ottawa de 1938 à 1950, sans oublier ses travaux pour l'immeuble de l'Assemblée des Nations Unies à New York en 1947 et l'Imprimerie nationale du Canada à Hull en 1950-1958.

En ce qui a trait au monde religieux, Cormier va concevoir en même temps les plans de l'église et du presbytère de la paroisse Sainte-Marguerite-Marie de Montréal et ceux de l'église Saint-Ambroise de Montréal en 1923-1924.[25] Entre 1922 et 1931, il réalise des plans de diverses écoles pour la Commission sco-

laire catholique de Montréal. Entre 1924 et 1928, il prépare les projets pour la construction de deux églises dans l'état du Rhode Island.[26] À la même période, les Pères du Saint-Sacrement de Montréal le charge de dresser les plans de leur nouveau monastère sur la rue Saint-Hubert en collaboration avec S.A. Cyr. Malheureusement, un différent entre Cormier, les Pères du Saint-Sacrement et son associé, fait en sorte qu'il se retire du dossier. En 1945-1948, Cormier est chargé de construire l'hôpital Hôtel-Dieu de Sorel tandis qu'en 1957-1960, les autorités du Séminaire de Québec le mandatent pour dresser les plans de leur Grand Séminaire à Sainte-Foy.[27]

Emmanuel-Arthur DOUCET

Autant la carrière d'Ernest Cormier peut être très bien documentée (ses archives et son fonds sont conservés au Centre Canadien d'Architecture de Montréal), autant celle de l'architecte Emmanuel-Arthur Doucet ne l'est point. Nous avons pu retracer l'année de sa naissance et de son décès soient 1888-1960 et pensons qu'il est originaire de Montréal. Nous ne connaissons rien au sujet de sa formation académique, ni sur le fait qu'il ait fait une cléricature chez un architecte ou qu'il fut associé dans un bureau, exception faite de sa collaboration avec Cormier lors de la construction des édifices de la paroisse Sainte-Marguerite-Marie. Outre ces constructions, nous savons qu'il réalise les plans de l'église Notre-Dame-des-Victoires de Montréal en 1926 et qu'il conçoit deux postes d'incendie pour la ville de Montréal en 1931. Peut être oeuvrait-il davantage dans le secteur résidentiel comme en témoignent les constructions de la maison de Osias Lamoureux (1912) sur le chemin de la Côte-Sainte-Catherine à Outremont et l'immeuble les «Appartements Chapleau» (1931) sis à l'angle des rues Sherbrooke Est et Chapleau dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Il s'agit là d'un dossier à suivre afin de faire la lumière sur cet architecte et sa production ainsi que sur tous ceux qui ont œuvré à la même époque, dont le nom et les réalisations sont restés dans l'oubli et qui ont gravité à travers les grands noms de l'architecture montréalaise, faisant les projets de monsieur et de madame tout le monde.

BIBLIOGRAPHIE

I Sources

Manuscrites :

Archives de la Chancellerie de l'archidiocèse de Montréal

— Dossiers sur les églises Sainte-Marguerite-Marie de Montréal et Saint-Ambroise de Montréal.

Archives du Comité de construction et d'art sacré de l'archidiocèse de Montréal

— Dossier sur l'église Sainte-Marguerite-Marie de Montréal.

Archives de la paroisse Sacré-Cœur-de-Jésus de Montréal

(dépositaire des archives de la paroisse Sainte-Marguerite-Marie de Montréal)

— Cahier des délibérations de l'Oeuvre et Fabrique de Sainte-Marguerite-Marie de Montréal, volume 1, 1923-1939.

— Documents concernant la construction de l'église Sainte-Marguerite-Marie années 1923-1926.

— Documents concernant l'achat du mobilier de l'église, de la statuaire, du tableau patronymique, des orgues et des cloches, s.d..

II Études

Générales et particulières :

CHARBONNIER, Félix, Notice historique sur la fondation de la paroisse Sainte-Marguerite-Marie Montréal 1923-1925, Montréal, Imp. Eugène Doucet, 1925, 47 pages.

En collaboration, 1923-1948 Album-Souvenir du vingt-cinquième anniversaire de la paroisse Sainte-Marguerite-Marie, Montréal, Imp. Eugène Doucet, 1948, 54 pages.

En collaboration, Les clochers de Montréal et d'ailleurs 1953, Montréal, La Société d'histoire Montréalaise, 1953, 400 pages.

GAUTHIER, Raymonde, Construire une église au Québec. L'architecture religieuse avant 1939, Montréal, Ed. Libre Expression, 1994, 244 pages.

GOURNAY, Isabelle, sous la direction de, Ernest Cormier et l'Université de Montréal, Montréal, Centre Canadien d'Architecture / Ed. du Méridien, 1990, 179 pages.

MAGNAN, Hormisdas, Dictionnaire historique et géographique des paroisses, missions et municipalités de la province de Québec, Arthabaska, Imp. Arthabaska, 1925, 738 pages.

REMERCIEMENTS

La réalisation de cette étude fut rendue possible grâce à la collaboration du personnel du comité de construction et d'art sacré de l'archidiocèse de Montréal et de la paroisse Sacré-Cœur-de-Jésus de Montréal, dépositaire des archives de la paroisse Sainte-Marguerite-Marie. L'auteur tient également à souligner l'excellente coopération de monsieur André LAFRANCE, gérant de la paroisse Sacré-Cœur-de-Jésus de Montréal, de madame Monique MONTBRIAND, archiviste à la Chancellerie de l'archidiocèse de Montréal, de monsieur Claude TURMEL, directeur du comité de construction et d'art sacré de l'archidiocèse de Montréal et de madame Lucie PIQUETTE. Pour leur aide et leur patience, je les remercie de façon particulière.

Notes

1 Depuis octobre 1991, la paroisse Sainte-Marguerite-Marie-Alacoque n'existe plus comme entité canonique. Son territoire fut fusionné de nouveau à celui de la paroisse Sacré-Coeur-de-Jésus. L'église Sainte-Marguerite-Marie fut cédée par l'archidiocèse de Montréal à la mission Notre-Dame-de-Guadeloupe qui dessert les catholiques de la communauté latino-américaine de Montréal.

2 The Royal Trust Company et The Realties Company.

3 Ce terrain fut acquis pour le presbytère suite à une recommandation des architectes Cormier et Doucet. Ces derniers trouvaient que la construction de la résidence curiale dans l'impasse de la rue de Bordeaux était peu souhaitable car le site était exigu et le sol mal égoutté.

4 La construction de la résidence curiale sera réalisée au cours de l'année 1923 par l'entrepreneur Ulric Boileau. Elle fut livrée en avril 1924. Ce bâtiment empreint d'éléments propres à l'architecture romane (style néo-roman), nous retrouvons la même façon de faire dans l'ornementation extérieure du presbytère de la paroisse Saint-Ambroise de Montréal (rue Beaubien Est) construit en 1928 et dont les plans sont également de Cormier.

5 La firme A & D Boileau est spécialisée dans la construction d'édifices en béton avec revêtement de maçonnerie. De plus, elle a toutes les compétences requises dans le domaine de la charpenterie en acier, de la menuiserie, de la plomberie, de l'électricité, bref dans tous les domaines que nécessite un tel chantier. Elle a à son actif plusieurs réalisations dans l'archidiocèse de Montréal.

6 On a eu quelques problèmes dans l'exécution des chapiteaux de la colonnade qui est un élément important de la façade tant au point de vue esthétique que technique (appui du couronnement de la devanture). La fabrication et l'installation de ces chapiteaux furent effectuées durant l'hiver de 1925.

7 Nous retrouvons, dans les archives de la paroisse, un document de la maison Dominique Cogné de Montréal qui propose deux choix de carillon, l'un de tonalité mi majeur d'un poids total de 5520 livres et l'autre de tonalité fa majeur d'un poids total de 4600 livres, chacune de ces volées de cloches pouvant être augmentée du double de leur poids total par l'ajout d'une ou de deux cloches. Il n'y a jamais eu de suite à ce projet.

[8] Tout comme pour le carillon, on n'a jamais donné suite à ce projet. La tour a toujours conservé le même aspect depuis sa construction.

[9] Nous n'avons pas eu la chance de voir les plans de l'église. Ces derniers sont manquants dans les archives de la paroisse.

[10] Ces informations sont tirées du cahier des délibérations des marguilliers, volume 1, 1923-1939, pages 121-122. Les portes en cuivre auraient coûté entre 6,400$ et 8,400$ pour leur confection et leur installation.

[11] Ces inscriptions relatent les paroles du Christ lors des apparitions à sainte Marguerite-Marie.

[12] Le scagliola consiste à appliquer des pigments de couleur avec de la poussière de marbre dans du plâtre frais que l'on travaille ensuite avec des fers chauds pour donner des marbrures et que l'on patine avec de la cire pour donner un fini lustré afin qu'il ressemble à du véritable marbre poli.

[13] Les tombeaux des autels latéraux seront financés par les associations pieuses de la paroisse suite à une résolution du conseil de Fabrique.

[14] De plus, il fait savoir qu'il décline toutes responsabilités découlant de la fabrication et de l'installation des bancs et des confessionnaux. La Fabrique donne le contrat pour la confection du mobilier à la maison D. Robillard qui confie le travail à Arthur Fournier de Daveluyville, un fabricant de portes et de fenêtres.

[15] On a confié l'achat des chandeliers à l'abbé Charbonnier qui vivait alors en France et dont le frère, Félix, était vicaire à la paroisse Sainte-Marguerite-Marie.

[16] Ce tableau représente l'apparition du Sacré-Coeur à sainte Marguerite-Marie. Ce dernier fut retiré de l'église en 1991 lors de la fermeture de la paroisse. Aujourd'hui, cette toile est entreposée au grenier du presbytère du Sacré-Coeur-de-Jésus à Montréal. On doit au peintre Chabauty la réalisation de plusieurs tableaux de nos églises montréalaises tels que les toiles qui ornent l'église Saint-Vincent-Ferrier sise sur la rue Jarry ainsi que les peintures qui parent le choeur de l'église Saint-Stanislas-Koska sise sur le boulevard Saint-Joseph.

[17] GOURNAY, Isabelle, sous la direction de, Ernest Cormier et l'Université de Montréal, page 38.

[18] Idem, page 37.

[19] GAUTHIER, Raymonde, Construire une église au Québec. L'architecture religieuse avant 1939, page 179.

[20] Sise sur la rue Lacordaire, Doucet va oeuvrer seul dans ce projet.

[21] Depuis 1977, l'Ordre des architectes du Québec.

[22] Cette association ne durait que le temps d'exécuter le projet.

[23] Aujourd'hui désignée sous le nom d'édifice Ernest Cormier.

[24] Classée depuis comme monument historique.

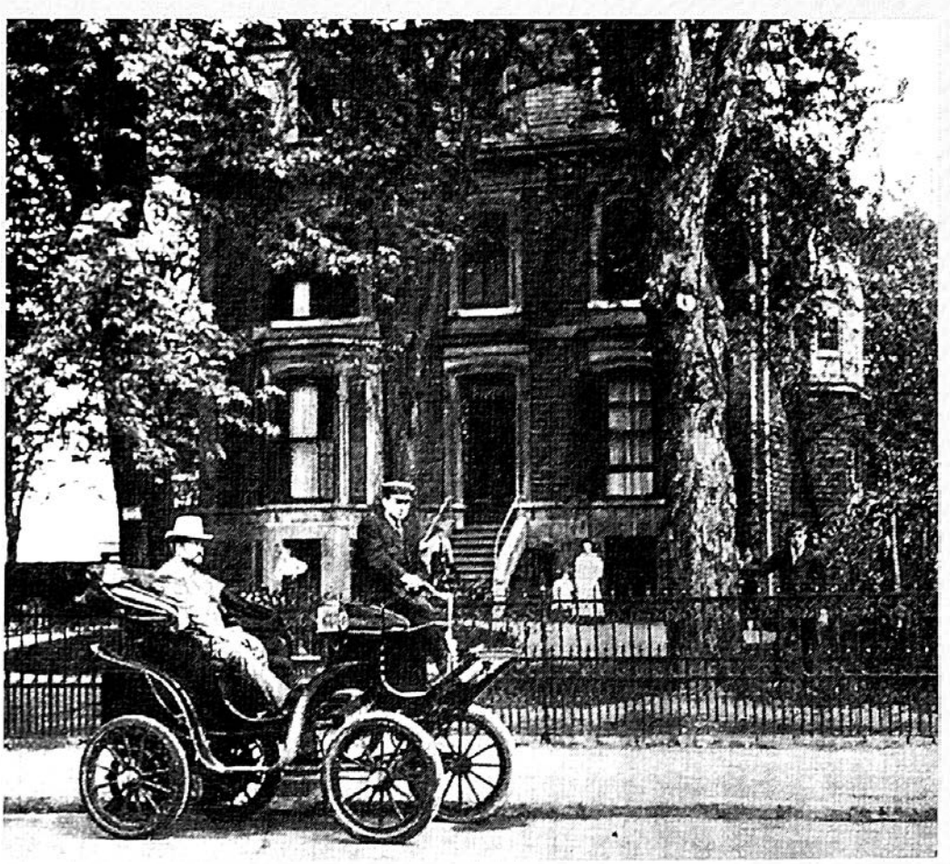
[25] Cormier réalise les plans du presbytère de cette paroisse en 1928.

[26] Il s'agit des églises Saint John the Baptist de Pawtucket et Notre-Dame of Sacred Heart de Central Falls.

[27] Aujourd'hui cet immeuble fait partie du complexe de l'Université Laval où on le désigne comme pavillon Casault.

LA MAISON DANDURAND, SON PROPRIÉTAIRE ET SA VOITURE, VERS 1915

L'automobile constitue probablement le facteur le plus important qui allait contribuer à la modification de la ville avant la Première Guerre mondiale, et elle allait entraîner la destruction dans son sillage. J'ai choisi cette photographie non pas à cause de l'architecture de la maison de la rue Dorchester, qui est conventionnelle, mais parce que Ucal-Henri Dandurand fut le premier propriétaire d'une automobile à Montréal. Il était si fier de ce modèle en particulier qu'il posa dans le véhicule avec son chauffeur en reléguant sa famille à l'arrière-plan.



En 1903, M. Dandurand possédait déjà quatre automobiles. Il avait déboursé 600 $ pour la première, une Waltham *à vapeur. Avec ses six réservoirs d'eau, elle pouvait parcourir quatre-vingt milles sans faire le plein, et atteindre les 40 milles à l'heure bien que la vitesse fût limitée à 14 milles à l'heure. Le chauffeur devait arrêter quand un véhicule tiré par des chevaux était en vue parce que ceux-ci étaient effrayés. Les gens n'approuvaient pas tous ces véhicules bruyants et M. Dandurand a été souvent arrêté et critiqué parce qu'il troublait la paix.*

Une page d'histoire a été tournée quand la première automobile a parcouru le trajet de Montréal à New York. Les chauffeurs, Messieurs Beauchamp et Préfontaine, quittèrent Montréal le samedi à 16 heures et parvinrent à destination le jeudi soir après avoir réparé onze crevaisons. Le réservoir d'essence contenait vingt gallons à 13 cents le gallon).

Texte et photographie tirés de Luc d'Iberville-Moreau, *Montréal Perdu*, Montréal, Les Éditions Quinze, 1975, p. 95.